N° 635. MERCREDI 26 FÉVRIER 1862. 6me année.

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

25 février 1862.

La discussion de l'Adresse au sein du Sénat a soulevé une véritable tempête et a causé dans le public parisien une sensation qui n'est pas moins vive en province.

Le Sénat, a qui la Constitution impériale assigne le rôle de modérateur, a été agité plus que ne l'ont jamais été les grands corps de l'Etat qui l'ont précédé au palais du Luxembourg.

On parle de plus en plus d'une dissolution prochaine du Corps législatif. Une dissolution n'est pas probable; le temps n'est guère propice aux élections.

D'après un journal, la commission chargée de l'examen de la loi sur la dotation du général de Montauban aurait constaté que, sur 212 votants, le projet de dotation n'avait réuni en sa faveur, dans les bureaux, que 32 ou 34 adhérents.

Aujourd'hui que le projet de loi se trouve maintenu quand même, il sera bon, s'il est enfin adopté, de connaître les motifs qui auront fait naître une opinion diamétralement opposée à celle qui a donné lieu au premier refus du Corps législatif.

Voici quels sont, jusqu'à présent, les membres du corps législatif inscrits pour parler dans la discussion de l'adresse. MM. Calver-Rognac, de Pierre, Lœnigswarter, Guvard-Delatain, Lafond, le vicomte de Latour, de Beauverger, de Monnecove, Durunal, de Nesle, Morin. Relativement au paragraphe sur les affaires de Rome, on entendra, *pour*, MM. Plichon, Keller, David, Lemercier, auxquels répondront MM. Ollivier, Jules Favre, Picard.

Une dépêche de Berlin du 22 dit qu'on a reçu l'adhésion de la France aux dernières propositions prussiennes relatives au traité de commerce.

Les dépêches d'Amérique annoncent le grand succès de l'expédition de Burnside; elle a détruit la flottille des confédérés; Elisabeth-City a été livrée aux flammes. Il reste toujours à savoir si les fédéraux pourront pénétrer dans l'intérieur.

J. REBOUX.

Le *Morning-Advertiser* publiait avant-hier matin la note suivante:

« Mardi notre gouvernement a reçu la confirmation officielle de la défaite des troupes espagnoles par les Mexicains. Il paraît que les troupes impatientes de devancer leurs alliés les Français, sont sorties de la Vera-Cruz sans être appuyées par ceux-ci. Elles ont été entourées par une force supérieure de Mexicains, et après un combat acharné durant lequel elles ont éprouvé de grosses pertes, elles ont été forcées de s'enfuir à la Vera-Cruz en abandonnant canons et bagages.

» Ces nouvelles importantes ont été envoyées à notre Gouvernement par le consul général de la Havane. »

Italie.

On écrit de Rome, 18 février :

« Le cardinal Antonelli a adressé une circulaire à tous les nonces apostoliques pour les mettre complètement au courant de la conversation qu'il eut avec l'ambassadeur de France, le jour où la Note de M. Thouvenel, du 21 janvier, lui fut communiquée. Le cardinal se retira dans son cabinet aussitôt après cette conversation pour écrire tout ce qu'il avait dit au marquis de Lavalette. Or, plus de la moitié des choses qui furent dites par le cardinal, notamment ce qui concerne le cabinet de Turin, ne se trouve pas dans la dépêche de l'ambassadeur en date du 18 janvier. Le cardinal les indique dans sa circulaire aux nonces, afin que les gouvernements en soient informés. Avant que M. de Lavalette écrivit à son gouvernement le cardinal l'avait prévenu qu'il avait écrit pour sa règle toute leur conversation.

» Mgr Chigi envoie de Paris des nouvelles rassurantes pour le St-Siége. Par suite la cour de Rome a de plus en plus la conviction que le *statu quo* sera maintenu. Plusieurs sénateurs et députés au Corps législatif ont fait connaître au St-Siége, tout ce qu'ils entendent dire et faire en faveur de la papauté. On annonce ici que M. de La Guerronnière lui-même parlera pour le pouvoir temporel. »

On écrit de Naples, 18 février :

« Mazzini a adressé de Londres, le 4 de ce mois, une lettre à l'association des sociétés ouvrières napolitaines.

« Frères, dit-il, je vous remercie tard, puisque ma mauvaise santé m'en a empêché, de vos paroles affectueuses et j'accueille volontiers l'augure que bientôt je pourrai vous serrer la main, dans Rome et dans Venise libres. Nous aurons Rome et Venise, avec le travail de tous; que chacun s'acquitte du sien. Vous êtes nombreux et si vous obéissez à une seule pensée, vous serez dans Naples une puissance. Unis à ceux des autres villes vous formerez pareillement une puissance en Italie. Tous ensemble vous devez demander des armes et de suite à qui il appartiendra. L'armement du pays est chose vitale. Malheur! si les Italiens ne sont pas armés, ils seront chassés ou par l'Autriche ou par Napoléon.

» Mais nous ne devons pas attendre les événements, nous devons les créer, si nous voulons vraiment l'unité de l'Italie. La délivrance de Venise ne sera obtenue que par l'initiative nationale. La nation armée et Garibaldi capitaine sont la première condition de cette initiative. Faites passer cette pensée dans vos actes, etc., etc. »

Prusse.

On écrit de Berlin que des conférences ont lieu journellement au sein du ministère sur le traité de commerce avec la France, et que la conclusion de ce traité est assurée aujourd'hui. Ce qui la retarde, ce sont les objections continuelles des Etats du Zollverein et la correspondance qu'elles nécessitent. On doit supprimer les droits sur les fers, et il arrive chaque jour des pétitions de Silésie et de Westphalie, qui réclament contre cette mesure. Il se trouve à Berlin, en ce moment, une députation des maîtres de forges de Silésie qui fait tous ses efforts pour le maintien des droits actuels, sous le prétexte que, si ces droits étaient supprimés, l'Allemagne serait inondée de fers anglais, qui prendraient cette route pour pénétrer en France.

Une autre correspondance de la même ville nous fait connaître quelques-unes des stipulations de ce traité, que nous croyons devoir reproduire, sans en garantir l'authenticité :

« On apprend quelques détails, nous dit-on, sur la manière dont doivent être réglés les droits sur les fers dans le traité de commerce avec la France, dont la conclusion paraît devoir être très prochaine. Les droits ne seront pas supprimés complètement, mais ils subiront dès aujourd'hui une réduction considérable et une réduction plus forte encore en 1864. La députation des maîtres de forges de Westphalie et de Silésie a été reçue hier par le ministre du commerce, qui leur a dit qu'il n'y avait pas à craindre que les fers anglais prissent le chemin de l'Allemagne pour pénétrer en France, puisque la France avait l'intention de conclure sur les fers, avec la Belgique et l'Angleterre, des conventions toutes semblables au traité avec la Prusse. On assure, du reste, que ce dernier traité sera mis en vigueur aussitôt qu'il aura été ratifié. »

Turquie.

Ded-Aga-Cengie, homme connu par son caractère farouche a été commandé par le Serdar Eksena pour aller à Gakro et châtier les habitants de Bernsica et Jafenik. Les chrétiens ont perdu tout espoir, leur patience est à bout, et ils sont décidés à mourir plutôt que de supporter plus longtemps l'oppression et les outrages des barbares. Ce sont les soldats du corps de cavalerie légère, formés par Omer-Pacha qui, assurés de l'impunité, commettent les plus grands excès.

L'affaire de Nauplie n'est pas assez connue dans ses détails pour être exactement appréciée. La nouvelle a produit ici une assez vive sensation. Quelques journaux essayent de trouver de relations entre cet événement et les tendances gréco-slaves des provinces chrétiennes de la Turquie; mais les organes slaves se moquent de ces conjectures et repoussent toute solidarité avec l'émeute militaire qui vient d'avoir lieu en Grèce.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'*Agence Havas* nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Berlin, 24 février,

On mande des frontières de la Pologne, le 24 février, que, par un ordre daté de ce jour, émané du lieutenant-général de la Pologne, il n'y aura plus ni enquêtes, ni arrestations pour les délits commis avant la proclamation de l'état de siége.

Mgr Felinski se concilie la sympathie générale; les églises sont très fréquentées par toutes les classes de la société.

Vienne, 24 février.

Le bruit court que la convocation de la Diète de Transylvanie est résolue.

New-York, 11 février

L'expédition de Burnside a capturé Roanoke; elle y a débarqué des troupes, après avoir coulé les canonnières des confédérés. Le *Philadelphia en quirer* prétend que les confédérés reconnaissent que les seuls obstacles à l'expédition de Burnside dans sa marche sont Norfolk sont les marais et les maladies. La panique règne à Norfolk et Porsmouth. Le général Stone, qui commanda à Bulls-Bluff, a été arrêté et envoyé au fort Lafayette. La chambre des représentants a adopté la loi d'émission de 10,000,000 de billets sur demande.

New-York, 12 février.

L'expédition de Burnside a complètement détruit la flotte confédérée à Roanoke. L'affaire a été très chaude. Les pertes de chaque côté ont été, dit-on, de 1,000 tués et blessés. L'expédition a pris Elisabeth-city qui a été entièrement brûlée et elle s'est avancée sur Edentown. Les fédéraux se sont emparés du pont traversant le fleuve Tennessée; ils ont ainsi coupé la principale communication entre Memphis et Columbus. Le bruit court que les confédérés ont évacué Bowling-green. Le rapport du comité de défense du congrès sera favorable à l'établissement de dépôts maritimes sur le bord des lacs Lichigan, Erié, Ontario et aux fortifications des frontières septentrionales. Un projet de loi doit être présenté au congrès afin de revêtir le Président du pouvoir de défendre, pendant les insurrections, les exportations d'articles nécessaires dans l'intérêt public. Dans les discussions du congrès sur le projet de fortifications, M. Doolittle dit ne pas croire au danger d'une guerre avec aucune puissance maritime et il a cité le discours de S. M. l'empereur des Français comme un symptôme de paix. Le discours de l'empereur a été bien reçu a New-York; il y a exercé une influence favorable sur les fonds.

New-York, 12 février.

Le 12, Burnside a pris les îles Roanoke après un long combat. La perte, des deux côtés, s'est élevée à un millier d'hommes tués ou blessés; il y a eu 3,000 prisonniers.

Les fédéraux s'avancent vers Élisabeth-City, laquelle ville a été brûlée et évacuée. Les fédéraux marchent sur Edenton.

Le projet relatif à l'émission de notes bills passera demain au Sénat.

Le coton est ferme. — Or, 4.

Vera-Cruz, 21 janvier.

Le général Gasset et plusieurs officiers sont arrivés de la Havane. Les alliés se seraient avancés jusqu'à Spiritu-Santo, sans avoir d'engagement. Le général Miramouf est parti de la Vera-Cruz.

Canton, 15 janvier.

Ningpo est encore en la possession des insurgés. Les rues sont littéralement cou-

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 26 FÉVRIER 1862.

— N° 6. —

ALICE.*

CHAPITRE V. (Suite).

« Tenez, M. Gabet, lui disait Mme d'Avigny, j'ai besoin de vous; je vais vous demander un grand service.

— Parlez, madame; je suis à vos ordres.

— Vous savez que le jeune comte de Rochebrune recherchait ma fille.

— Oui, et déjà nous le considérions comme fiancé à Mlle d'Avigny.

— Eh bien, depuis environ deux mois, je remarque qu'il est beaucoup moins assidu auprès d'elle.

— Serait-ce possible ?... négliger un ange comme Mlle Laure!

— Heureusement, les hommages ne lui manquent pas; au contraire, elle en est plus entourée que jamais. Le comte, avec son air froid et digne, éloignait d'elle les jeunes gens qui aiment la gaîté. Cependant...

— Cependant ?

— Cet état de choses me déplaît. Entre nous, je soupçonne M. de Rochebrune de s'être laissé prendre aux artifices d'une certaine demoiselle Dumont.

— Alice Dumont, la maîtresse de piano ?

— Elle-même.

— La favorite de cette fière vicomtesse d'Otrange ?

— Précisément. Cette petite personne joue l'innocence et la modestie; elle feint de traiter le comte avec froideur; mais ce n'est qu'un habile manége pour l'enflammer davantage et l'amener à lui offrir sa main.

— Ciel! » s'écria Gabet, simulant l'indignation. Puis aussitôt il ajouta avec un sourire mielleux : « Mais Mlle Laure est sûre de l'emporter; tant d'esprit, de grâces, de talents triompheront sans peine des médiocres attraits d'une pareille rivale. Ah! ah! ah! quelle présomption de la part de cette pauvre fille d'entrer en lice avec une personne si supérieure! »

Et il éclata de rire.

« Qui sait ? dit Mme d'Avigny d'un air dédaigneux; les hommes ont parfois si mauvais goût! Celui-là est plus ou moins artiste, et il croit au prétendu talent de Mlle Dumont, talent que le vicomte d'Otrange va prônant partout. »

Elle nommait à dessein le vicomte, sachant bien que Gabet lui en voulait mortellement de ne l'avoir jamais reçu, en dépit de toutes ses bassesses pour se faire inviter. Aussi ne fut-elle pas surprise de cette réponse :

« Pauvre vicomte! il se figure être juge infaillible en fait de musique, et ses arrêts font hausser les épaules aux vrais connaisseurs. »

Nouvel éclat de rire, plus bruyant et plus prolongé que l'autre.

« Il faut avouer que certaines gens ont des prétentions bien ridicules! Mais laissons là le vicomte, mon cher Gabet, et occupons-nous de sa protégée. Qui est-elle ? d'où vient-elle ? Personne ne connaît sa famille, personne n'a jamais vu sa mère. Elles ne sont à Paris que depuis deux ans. Qu'avaient-elles fait jusque là ? N'y aurait-il pas moyen de connaître quelque chose de leur passé ? Vous comprenez maintenant, n'est-ce pas, quel est le service que j'attends de vous ?

— Oui, madame, répondit-il, les yeux étincelants d'une joie maligne; j'ai compris, et soyez certaine que je n'épargnerai rien pour découvrir le plus tôt possible quels sont les antécédents de ces inconnues.

— Quand on se cache comme Mme Dumont, c'est qu'on a lieu de craindre les regards des honnêtes gens.

— Aussi ferons-nous une œuvre charitable en éclairant ce pauvre comte avant qu'il soit trop tard.

— Hâtez-vous donc, mon cher monsieur Gabet, et surtout de la prudence.

— Soyez tranquille, madame; personne ne vous soupçonnera; je me charge de tout. »

Et Gabet quitta Mme d'Avigny, bien résolu à ne rien négliger pour nuire à la réputation d'une amie de la vicomtesse d'Otrange et pour préparer des chagrins au comte de Rochebrune, qui, lui aussi, avait reconnu du premier coup d'œil la bassesse de cet homme et avait toujours évité tout contact avec lui.

Le hasard ne le servit que trop bien. Mme Norbert ne sortait jamais que pour aller à l'église ou pour faire, les soirs d'été, une promenade avec sa fille. Gabet, qui s'était mis à épier toutes les démarches d'Alice, la rencontra un dimanche matin se rendant à la messe avec sa mère. Il reconnut aussitôt celle-ci et courut, triomphant, faire part de sa découverte à Mme d'Avigny.

« Quoi! s'écria-t-elle avec une joie méchante, c'est la femme et la fille de Norbert, de ce caissier infidèle que mon mari aime toujours malgré sa faute ?... Ah! mon cher Gabet, nous tenons le moyen de perdre dans l'esprit du comte cette petite ambitieuse!

— Je reponds de le dégoûter d'elle à tout jamais. Songez donc, madame, la fille d'un voleur!

— Quelle audace à elle de s'introduire dans des maisons honorables, comme chez la baronne de Mina, par exemple! Non-seulement elle y donne des leçons, mais on l'invite déjà aux soirées; et Mlles Louise et Adèle la traitent en égale. Ah! combien je me félicite de ne l'avoir jamais reçue chez moi!

— Bientôt, madame, elle ne le sera plus nulle part. Quand j'aurai rendu publique l'histoire de son père...

— N'en instruirez-vous pas d'abord le comte par un avis secret ?

— Une lettre anonyme, voulez-vous dire ? Non, madame, ce serait une imprudence : le comte devinerait peut-être l'auteur de ces révélations; mieux vaut prendre nos mesures pour qu'il n'apprenne la vérité que par la rumeur publique. La souillure attachée au nom de Mlle Norbert produira sur lui une impression beaucoup plus forte quand il verra ce nom méprisé des honnêtes gens.

— Vous êtes un homme précieux : vous pensez à tout.

— Grâce à mon vif désir de vous être utile, madame, à vous et à mademoiselle votre fille.

— Merci, mon cher Gabet! Seulement faites en sorte que mon mari ignore de qui part le coup, il ne nous pardonnerait point de nuire aux Norbert. C'est merveilleux comme ce coquin avait su capter ses bonnes grâces.

— Ne craignez rien; je saurai me servir d'intermédiaires. Je vais de ce pas chez Mlle Ménard. »

Rose Ménard était une de ces vieilles filles bavardes dont le bonheur est de médire des femmes encore douées des attraits qu'elles ont perdus elles-mêmes ou qui leur ont toujours fait défaut. Furieuse de n'avoir pas trouvé de mari, malgré ses quatre mille francs de rente, Rose en voulait surtout aux jeunes personnes qu'elle voyait aimées, et son plus grand plaisir était de déchirer leurs réputations pour faire manquer leurs mariages.

C'est à cette langue de vipère que Gabet confia le soin de sa vengeance et des intérêts de Mme d'Avigny.

Et Alice ? que devenait-elle pendant que les méchants complotaient contre son repos ?

Le cœur déchiré, mais forte du sentiment qu'elle accomplissait un devoir, elle dissimulait ses souffrances pour ne pas accroître celles de Mme Norbert. Mais cette tendre mère devinait ses luttes pénibles et partageait toutes ses tortures. Alice avait beau affecter d'être gaie, on sentait des larmes sous son sourire, et la pâleur de ses joues démentait l'air calme et insouciant qu'elle s'efforçait de prendre.

Cependant ses combats n'étaient point sans fruit, et son courage portait en lui-même sa récompense. A force de chercher des distractions dans le travail et dans ses soins empressés pour sa mère; elle parvenait souvent à éloigner les pensées

(*) Reproduction interdite.